

soir, leurs lecteurs des scènes émouvantes et des guérisons extraordinaires qui avaient lieu à l'église Saint-Jean-Baptiste. On venait de presque tous les États de la grande République en deçà des Montagnes Rocheuses. On se préparait à venir même des bords de l'Océan Pacifique, et écrivait à Mgr Marquis, le suppliant de différer son départ. Mais ses supérieurs le pressaient vivement de revenir. Il fallut bien obéir.

« Décrire ce qui s'est passé durant ces trois semaines serait bien long, s'il était possible de vous en donner une idée quelconque. Tout cela rappelait vivement aux spectateurs ce qui se passait en Galilée, aux abords du lac de Génésareth, quand Notre-Seigneur ne pouvait se dérober, jour ou nuit, aux saintes opportunités des multitudes. Nuit et jour, en effet, la petite église était assiégée par des milliers de personnes, dont la plupart devaient rester dehors dans la rue, pendant que les prêtres à l'intérieur s'efforçaient de satisfaire la pieuse attente de ceux qui remplissaient l'édifice. Il y avait un ordre admirable. Dans la rue, des officiers de police maintenaient la foule des arrivants sur le parapet du côté de l'église. Une grosse corde s'étendait tout le long de la rue depuis la station voisine du chemin de fer élevé. A mesure que l'église se vidait, ce flot vivant s'avancéait lentement et entraînait dans le sanctuaire. On ne parlait pas, on ne s'impatientait pas. Tout le monde priait, et attendait en silence le moment où la sainte mère de la Vierge Marie leverait sur eux le bras qui leur donnerait la santé de l'âme ou celle du corps.

« Je me mettais souvent, matin et soir, au milieu de la rue pour contempler ces scènes inoubliables. Les derniers dix jours avant le départ de Mgr Marquis nous eûmes un temps affreux. Mais la foule des pèlerins ne fit